



Rapports au marché de l'emploi chez les jeunes à bas niveau de qualification

Philippe Bregeon

► To cite this version:

Philippe Bregeon. Rapports au marché de l'emploi chez les jeunes à bas niveau de qualification. Parcours précaires. Enquête auprès de la jeunesse déqualifiée, 2013. hal-01103061

HAL Id: hal-01103061

<https://hal.science/hal-01103061>

Submitted on 14 Jan 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Rapports au marché de l'emploi chez les jeunes à bas niveau de qualification

Philippe Bregeon
Sociologue, professeur associé à l'université de Poitiers
Membre associé du GRESCO
phibregeon@gmail.com

Résumé

Cet article présente les résultats d'une enquête qualitative et longitudinale auprès de 23 jeunes sortis précocement, depuis plusieurs années et sans diplôme du système scolaire.

Il rend compte de la diversité de leurs rapports au marché de l'emploi et de leurs stratégies, entre retrait, hyper volontarisme et séquences de recherche de travail avec des périodes de latence. Comment trouver les ressources pour se maintenir dans cette quête en amortissant le coût humain ?

Si ¹ les travaux quantitatifs semblent avoir assez bien mis à jour la diversité des trajectoires des jeunes sortis de l'école sans qualification (avec en particulier les enquêtes génération du CEREQ), les approches qualitatives permettent de mieux comprendre comment se construit cette diversité et en particulier comment le rapport à l'emploi se construit en interaction avec les autres carrières : matrimonial, familiales, au sein de réseaux sociaux de proximité et des activités apparemment hors marché de l'emploi.

Table des matières

- Présentation de l'enquête sur laquelle repose cet article
- Introduction
- « Les intégrés » et « les déconnectés » : des positions aux extrêmes
- « Les attentistes »
- « Les empêchés »
- « Les autonomes »
- Conclusion
- Annexe : portraits succincts de ces 23 jeunes
- Biographie

1- Présentation de l'enquête sur laquelle repose cet article

Les résultats de la recherche² qualitative et longitudinale que nous présentons dans cet article concernent le parcours, c'est-à-dire des jeunes sortis précocement, depuis plusieurs années et sans diplôme du système scolaire, dans un contexte qui est celui de l'agglomération d'une ville moyenne³.

Ainsi, du printemps 2008 au printemps 2011, pendant environ trois années, nous avons rencontré vingt-trois d'entre eux, au minimum une fois par an.

Il s'agissait de reconstruire leurs parcours depuis la naissance, sous différents aspects :

¹ En particulier à partir des enquêtes d'insertion génération du CEREQ.

² Elle s'inscrit dans les travaux en sociologie d'une équipe de recherches du GRESCO de l'université de Poitiers, dans le cadre d'un programme intitulé « Parcours », financé par le contrat de projet État-Région 2007/2013.

³ Sur le territoire cette ville moyenne, le taux de chômage est légèrement inférieur à la moyenne nationale, l'activité est principalement tournée vers les services et le tertiaire. L'espace urbain relativement intégrateur rompt avec la configuration d'environnement stigmatisé, cible de bon nombre d'études sur les populations en bas de l'échelle sociale.

familial, résidentiel, scolaire, institutionnel, professionnel, rapport au marché de l'emploi, etc.

D'un rendez-vous à un autre, il convenait ensuite d'enregistrer au plus près et pour chacun les événements les concernant. Est-ce que sa situation économique, son mode de vie, ses relations avec les institutions ou avec le marché de l'emploi ont connu des évolutions ?

Ce groupe de 23 jeunes dont les portraits succincts apparaissent en annexe de cet article est composé de 12 jeunes femmes et de 11 jeunes hommes de nationalité française. Nés entre 1978 et 1989. Au début de l'enquête de terrain, ils sont âgés de 20 ans à 30 ans, avec une moyenne de 24,5 ans. Au début de l'enquête, le plus récemment sur le marché du travail a quitté le système scolaire depuis 36 mois, le plus ancien depuis 154 mois, avec une durée moyenne de 75 mois. Ainsi, il s'agit de cheminements longs mais sans forcément d'horizon temporel commun.

Des portraits succincts de chacun sont amenés en annexe pour faciliter l'appropriation de cette étude. Ils doivent permettre au lecteur de contextualiser les séquences de parcours décrites et interprétées en amont, avec des éléments objectifs sur l'origine et l'itinéraire de chacun de ces jeunes.

2 - Introduction

Contrairement à certains stéréotypes qui reproduisent l'image d'individus installés benoitement dans l'assistance, l'emploi demeure un puissant organisateur social pour les populations en bas de l'échelle sociale. Gasquet et Roux⁴ montrent que seulement, 6 % des jeunes sorties sans diplôme du système scolaire, en 1998, ont opéré un retrait progressif d'activités durant les 7 années qui ont suivies.

Malgré ou à cause de l'expérience du chômage, la plupart de ceux que nous avons rencontrés témoignent, de leur adhésion à la norme que représente encore et toujours l'emploi et/ou le travail.

Au-delà de gagner un peu d'argent pour subvenir à leurs besoins, l'emploi symbolise souvent l'expérience du mouvement, une certaine maîtrise de soi, une utilité sociale, le moyen d'affirmer son existence. **Antoine** : « *Au chômage, on ne se sent pas trop utile ! Parce qu'au bout d'un moment, je suis quelqu'un qui aime bien bouger, j'aime bien avoir un travail et quand je rentre chez moi le soir, j'aime bien sentir que je suis fatigué physiquement...* »

D'une certaine manière, l'emploi autorise de plein droit le sentiment d'avoir encore sa place dans la société.

Pour autant, nos observations des modes de vie de ces jeunes confirme une certaine diversité de leurs positions au regard du marché de l'emploi. Il convient alors de résister à une figure unique du jeune « en insertion », trop souvent entretenu par les stéréotypes.

Dans cette perspective, nous entendons élargir la notion de capital humain selon la performance de la productivité telle qu'elle a été projetée par Becker (1964). Notre hypothèse est que le rapport à l'emploi est coproduit par d'autres ressources que la qualification à un poste de travail. Nous faisons allusion, en particulier, à la dynamique relationnelle, aux activités secondaires, au rapport au temps et à l'espace, à l'articulation entre vie privée et relations avec les institutions.

Il convient de comprendre ce qui fait ressources dans les modes de vie des moins dotés scolairement et qui subissent l'expérience du chômage. Comment tel mode de vie permet ou non d'amortir le coût de l'expérience du chômage et de la recherche d'emploi ?

Pour ce faire, nous avons recours à la construction d'une typologie issue de nos observations, avec 6 positions :

- « les intégrés », qui ont trouvé une relative stabilité socio-économique et une intégration professionnelle,

⁴ Gasquet et Roux. 2006. Les sept premières années de vie active des jeunes non diplômés : la place des mesures publiques pour l'emploi, revue économie et statistique n° 400.

- « les déconnectés », depuis un certain temps hors du marché du travail,
- « les attentistes », dans des stratégies d'évitement, sans être formellement déconnectés du marché du travail,
- « les hyper volontaristes », suspendus de manière ostentatoire à un certain idéal de l'engagement dans la recherche d'emploi,
- « les empêchés », qui ont intériorisé leur handicap à cause de nombreux désavantages,
- « les autonomes » pour lesquels les enjeux de l'accès à l'emploi et la précarité n'altèrent pas autant la vie sociale.

Comme l'indique Michel Messu en référence à Weber, construire une typologie n'est pas se livrer à un exposé du réel. C'est faire émerger les discriminants d'un type à un autre pour établir un tableau de pensée qui exprime le réel de manière univoque et homogène⁵.

3 - « Les intégrés » et « les déconnectés » : des positions aux extrêmes

Quelques-uns ont accédé depuis quelques années à des situations professionnelles relativement pérennes, le plus souvent parce qu'ils ont pu à un moment ou l'autre se qualifier ou parce qu'ils sont ceux les plus dotés familialement. Ce sont « **les intégrés** » et ils correspondent à la petite minorité de notre groupe. Leurs point de vue met en avant la primauté de la sphère privée comme clés de l'intégration socioprofessionnelle : si les dispositifs ont pu avoir quelques effets positifs sur leur parcours, c'est parce qu'il y avait juste un petit coup de pouce à donner et que la collaboration a été assez brève.

A contrario, une petite minorité des enquêtés se maintient durablement hors du marché du travail. On peut les qualifier comme « **les déconnectés** ».

Il s'agit en particulier de jeunes femmes qui reproduisent à leur insu le modèle traditionnel de la femme au foyer, pour élever les enfants en bas âge. Il ne s'agit pas réellement d'un choix, mais plutôt d'un repli. L'insertion dans le marché du travail est renvoyée à plus tard, dans une forme souvent assez idéalisée, avec l'espoir de pouvoir affirmer plus tard son identité par le travail.

Ainsi, à 22 ans et après une scolarité en IME, **Amélie** est mariée depuis peu avec Mokhafi d'origine maghrébine « en attente de régularisation ». Elle reste pour l'instant à la maison pour s'occuper de son bébé, mais espère pouvoir travailler dans quelques années. Elle hésite sur le domaine d'activité : « *Je ne sais pas encore ce que je vais faire plus tard... Peut-être le travail en maison de retraite ou alors coiffeuse ou dans la vente de prêt-à-porter...* »

Dans un scénario bien différent, **Oscar**, 29 ans, est lui aussi très à distance du marché du travail et il ne recherche plus d'emploi depuis des années. Après un emploi aidé comme agent d'entretien chez un bailleur social, le suicide de son frère serait, selon lui, à l'origine de la rupture avec le travail salarié et d'une certaine perte d'autonomie. Il est revenu vivre depuis chez ses parents.

Son emploi du temps a été rythmé ces dernières années par une certaine addiction aux réseaux sociaux sur Internet et avec les séances à l'hôpital de jour, en psychiatrie, chaque semaine.

Quand nous le rencontrons pour la dernière fois, il est maintenant affilié dans le champ du handicap et va intégrer prochainement un ESAT⁶ sur l'agglomération pour travailler en espaces verts. Il sera hébergé dans cette institution et, d'une certaine manière, la question de son insertion professionnelle est réglée...

A l'opposé d'une majorité qui mène une recherche active, ces scénarios représentent les plus éloignés de l'emploi salarié.

⁵ Messu M, 1991, *Les assistés sociaux. Analyse identitaire d'un groupe social*, les éditions Privat, Toulouse. p 17 et 18.

⁶ Etablissement et Service d'Aide par le Travail, appelé autrefois CAT.

4 - « Les attentistes »

Entre les deux positions précédentes, on trouve, entre autres, les attentistes : comme **Nestor** et **Roger** qui entretiennent des rapports en pointillé au marché du travail. Les premières expériences de socialisations professionnelles semblent les avoir éloignés durablement de l'emploi.

Nestor a commencé son parcours d'insertion, il a environ six années, par un apprentissage en peinture interrompu au bout de quelques semaines : *« La première semaine chez ce patron, j'étais avec un employé sur le chantier, puis après, ils me laissaient tout seul... Je faisais de la pose de bandes de Placoplatre sur des maisons toutes neuves. Au bout de quelques semaines, j'en avais marre d'être seul et le patron a dit que je n'allais pas assez vite, il fallait avoir un rendement... »*

A la différence de Nestor considéré par la Mission Locale et de l'équipe de prévention comme proche de l'illettrisme, **Roger** a eu l'opportunité de faire deux formations qualifiantes avec l'AFPA ces dernières années : une formation de façadier, puis de coffreur-bancheur pour laquelle il a obtenu la qualification, il y a environ un an.

Son expérience de la pénibilité et des relations professionnelles dans le bâtiment ont été depuis rédhitoires : *« Dans le bâtiment, il faut se défoncer au travail pour suivre les autres... On rentre le soir et souvent, on est complètement cassé. C'est pour ça que maintenant, je cherche ailleurs... »*

Depuis, il n'a toujours pas trouvé de travail et, dans la mesure où il est doté maintenant d'une qualification, cette situation génère des tensions avec son conseiller de la Mission Locale qui met en cause sa motivation par rapport au marché de l'emploi.

Nestor a objectivement moins d'atouts que Roger pour entrer sur le marché du travail. Cadet d'une fratrie de trois, il vit toujours chez ses parents de milieu social modeste et ne semble pas particulièrement pressé de prendre son indépendance.

Lors de notre dernière rencontre, il vient de terminer une période de dix-huit mois d'activité en peinture dans le parc social, sur un chantier école. Le retour au chômage lui semble de l'ordre du normal.

Nestor : *« (Rire)... Ça va être un peu dur pour trouver du travail et trouver quelqu'un d'autre (une autre fille). Je vais de temps en temps sur le site de Pôle emploi chez moi. Mais je cherche ailleurs (le ton n'est pas du tout convaincant sur son engagement)... Je suis né ici et je n'ai jamais eu l'occasion de voyager, de voir d'autres endroits. Même si je sais que ce ne sera pas forcément mieux ailleurs (Il semble l'avoir entendu d'un intervenant social), j'aimerais voyager sur les îles, par exemple à la Réunion. Les îles, c'est reposant, il n'y aura pas une tour HLM en face de chez moi. Et puis, la mer ça adoucit ... »*

La confusion entre la question de l'emploi, le rêve du voyage, l'espoir de trouver une nouvelle copine, semble mettre à distance, au moins provisoirement, la question du marché du travail.

Les attentistes naviguent entre plusieurs carrières. Ils recherchent du travail dans des rythmes discontinus, se relâchent à certains moments et jouent « à l'élastique » dans leur rapport avec le marché du travail. Entre les périodes de recherche d'emploi sans grande conviction, **Nestor** et **Roger** s'octroient « des respirations » prolongées.

5 - « Les hyper volontaristes »

La quatrième position est celle de ceux qui tiennent un discours hyper volontariste et qui sont suspendus de manière ostentatoire à un certain idéal de l'engagement dans la recherche d'emploi. Il s'agit de mettre en avant, comme essentielle, les attitudes personnelles par rapport au marché du travail.

Sylvain : *« Si je ne tombe jamais dans le découragement malgré le chômage, c'est que je me suis toujours obligé à rester dans le circuit de la recherche d'emploi. Régulièrement, je »*

participe à des forums organisés par Pole emploi ou par la Chambre des Métiers. C'est l'occasion de faire des candidatures spontanées, de voir des patrons et de discuter avec eux... »

Le discours d'**Armand** est assez proche : *« Il faut savoir se vendre auprès des employeurs. Si vous vous contentez d'envoyer votre CV et votre lettre de motivation, ça n'est pas suffisant, elle risque de finir à la poubelle ou de se perdre dans un dossier. Non, il faut se déplacer et rencontrer l'employeur !... Et là, vous aurez un premier contact et plus de chances parce que vous pouvez avancer vos arguments, il s'agit de mettre tous les atouts de votre côté. Peut-être que l'employeur dira qu'il est complet pour l'instant, mais quand il aura besoin de vos services, il se rappellera de vous et vous appellera !... »*

La recherche d'emploi prend une tournure essentialiste : ce n'est plus seulement sa force de travail, ou ses compétences que l'on doit mettre en avant. La recherche d'emploi équivaut, en quelque sorte, à être le commercial de soi-même.

Ces zélotes se signalent aussi par une certaine familiarisation avec un langage qui montre que l'on est dans le mouvement. Armand : *« Je n'hésite pas à prendre des initiatives, récemment, j'ai balancé mon CV au CHU et aussi au Futuroscope. »*

La motivation et l'implication personnelle seraient susceptibles de résoudre la faiblesse du marché du travail et l'absence de qualification.

L'externalité par rapport à la réalité des contextes mêmes des entreprises favorise la reproduction d'un discours idéal, mais assez déconnecté de l'activité. Ainsi, **Armand** reprend à son compte et avec une certaine délectation le discours de son conseiller : *« C'est vrai que l'emploi peut commencer par un remplacement, mais ça peut être évolutif après... Si l'entreprise est satisfaite, si le salarié se dépense et qu'il fait du bon boulot, s'il montre son envie d'avancer, c'est sûr que l'employeur va le récompenser et déclencher ensuite un CDD et par la suite le CDI !... Enfin, moi je me bats aujourd'hui pour ça... »*

Leurs discours semblent être structurés par rapport aux normes des institutions auprès desquelles ils s'évertuent à faire la preuve de leur loyauté.

Ce sont ceux qui ont eu le plus d'opportunités d'embauche mais qui ont également accumulé le plus d'échecs dans les phases d'intégration en entreprise. Le plus souvent, les tentatives d'intégration en emploi ont échoué dans les semaines ou les mois qui ont suivi l'embauche.

Au-delà de la fréquente mauvaise qualité de l'emploi, la reconstruction de leurs expériences en entreprises montre une difficulté particulière à appréhender les environnements professionnels, à décoder suffisamment le caractère du jeu relationnel.

Ces jeunes ne semblent guère en mesure de prendre du recul dans l'interprétation de leurs échecs. Il s'ensuit une tendance marquée à la culpabilité et une perte importante de l'estime de soi.

6 - « Les empêchés »

La plupart des jeunes à bas niveau de qualification ont, avec l'expérience, une certaine conscience de leur position défavorable par rapport au marché du travail. A la fin de l'enquête, ils sont encore 18 à demeurer hors CDI, sur des positions instables professionnellement et socialement, 7,5 années en moyenne après la sortie du système scolaire.

Pour autant, les empêchés sont ceux qui ont particulièrement intériorisé leur handicap à cause de nombreux désavantages : impossibilité d'accéder à la qualification à cause de leur trop faible niveau scolaire, problèmes d'autonomie en matière de déplacements, précarité et problèmes sociaux, faible expérience en entreprise, enfants à charge...

Alors que, les femmes sont 12% à avoir quitté l'école sans diplôme et les garçons 19% en 2008, à niveau de qualification égale, c'est sur ce segment des demandeurs d'emploi à bas niveau de qualification que l'écart hommes/femmes est le plus fort, en matière de durée de

chômage, au détriment des femmes (INSEE. 2010). Ainsi, elles sont surreprésentées parmi « les empêchés ».

Depuis leur sortie du système scolaire, entre chômage et emplois précaires, « les empêchés » ont l'impression que leur situation s'est progressivement dégradée et ils se sentent aujourd'hui particulièrement discriminées. Cela se traduit par un sentiment d'impuissance particulièrement marqué.

Le témoignage de **Magda** sur son parcours professionnel traduit ce processus « d'empêchement » :

- « *Après mon apprentissage dans la restauration chez ce traiteur, j'aurais voulu rester, mais il n'y avait pas de boulot. Et puis, comme apprentie, je ne leur coûtait rien, alors ils ne prenaient que des stagiaires ou que des gens en apprentissage...* »
- « *Eh bien, j'aurais voulu rester dans cette crèche, parce que j'aime beaucoup tout ce qui est contact avec les enfants, mais c'était un Contrat Emploi-Solidarité d'un an, renouvelable un an, et après il n'y a rien à faire pour rester...* »
- « *J'ai fait un stage comme agent de service à la maison de retraite à M. Et là aussi, ça m'a bien plu. Ils cherchaient à embaucher, mais je n'avais pas de voiture.* »
- « *Après, j'ai fait un remplacement à la restauration au CHU, ça a duré deux jours, mais ils ne m'ont pas rappelée après...* »
- « *De toute façon, maintenant c'est dur de trouver un emploi fixe : je sais que les chefs d'entreprise, une fois qu'ils voient une femme avec enfants, ils ne cherchent pas vraiment à comprendre... Ils pensent que les enfants vont être malades, que l'on va s'arrêter. Du coup, ça freine beaucoup pour trouver du travail !...* »

Les obstacles apparaissent quasiment insurmontables et Magda a bien du mal à objectiver ce qui fait obstacle à son insertion professionnelle.

Finalement, entre l'absence de permis et de qualification professionnelle, soumis à la précarité avec la charge d'enfants en bas âge, c'est l'accumulation de tous ces obstacles qui la relègue progressivement vers une certaine forme d'assistanat. Elle a intériorisé l'expérience du chômage récurrent comme le continuum de son échec scolaire. L'un et l'autre relèvent de la même mise à l'écart et comme d'une fatalité...

7 - « Les autonomes »

Malgré la précarité, ils ne sont pas autant obnubilés que « les hyper volontaristes » par la question du chômage et de l'emploi et le rapport moins exclusif à l'insertion professionnelle favorise un certain pragmatisme dans l'articulation entre l'emploi pour avoir quelques ressources pour vivre et l'expérience du travail pour se réaliser en tant qu'individu.

Les enjeux de l'accès à l'emploi n'altèrent pas d'autres investissements, en particulier dans des relations amicales et une vie sociale autour de rencontres informelles. Antoine : « *Dans la journée et le soir, j'essaie de bouger, d'aller voir des amis. Pour la plupart, ce sont des copains du lycée et on est resté en contact. Ce sont des amis sur qui je peux compter. Souvent, on prend un verre, on mange quelque chose et on fume un joint. Ça me change les idées et c'est mieux que de rester à réfléchir tout seul...* »

Face à la pression institutionnelle et au vide des périodes de chômage, ces relations leur permettent de se réapproprier un peu de leur existence : « *Et puis, c'est vrai que ce sont des amis qui sont dans la même situation que moi. C'est vrai qu'on se comprend quand on en parle, on a vécu un peu les mêmes choses...* »

Ces personnes sont alors moins suspendues à la norme du projet des dispositifs d'insertion, moins dépendantes des institutions comme les Missions Locales, les structures d'insertion, etc. Ils maintiennent une certaine conscience de leur projet de vie.

Au-delà, ces relations permettent aussi de mutualiser les expériences sur le marché du travail, une certaine veille par rapport aux opportunités et une entraide en matière de

recherche d'emploi. Antoine : *« Je vais aller voir la semaine prochaine pour une formation de vendeur en boutique. Dans cette société, ils forment des gens pour cette activité et si ça se passe bien on peut sortir avec un diplôme. J'ai appris cela par une amie qui est également intéressée. On va y aller ensemble et on va voir ce que ça donne... »*

Chaque contexte de travail représente une sorte de matrice relationnelle dans laquelle il convient d'être capable d'interagir, non seulement du point de vue des contingences de la production en tant que telle, mais également sur le versant communautaire par rapport à la vie sociale singulière que représente chaque organisation.

Antoine a su se faire coopter par ses collègues de travail de la communauté de communes où il effectue des remplacements à la voirie : *« Ça n'a pas été facile au début, parce qu'ils sont bien plus âgés que moi. Mais je m'entends vraiment très bien avec tous et il y a une bonne ambiance. Et c'est ça aussi qui me plaît là-bas. Chaque fois qu'il y a besoin de quelqu'un, mes collègues poussent ma candidature et ils disent au chef : « c'est Antoine le petit jeune qu'il faut prendre ». Je compte sur eux pour avoir encore du travail... »*

Les autonomes doivent rompre avec une certaine routine en matière de recherche d'emploi et c'est ce que semble avoir compris à sa manière **Vanina**, 26 ans, qui cherche directement auprès des entreprises dans le nettoyage, la restauration et les services auprès des personnes âgées : *« J'ai commencé par m'inscrire à Pôle emploi mais quand il y avait une offre et que je postulais, je n'avais jamais de réponse et je n'arrivais à rien... Ça a duré comme ça assez longtemps, ce qui fait que maintenant je fais du porte-à-porte. Je suis une battante ! ».*

Pour Vanina ou Antoine, il ne s'agit pas de faire fi de l'ensemble des institutions mais plutôt de développer des stratégies alternatives en prenant appui sur leur expérience, sur leurs relations personnelles et sur leur famille. Ils peuvent alors espérer trouver la bonne distance avec les institutions et articuler avec une certaine intelligence ce qui relève de leur vie privée et de l'intervention publique, de leur rapport au marché du travail et de leur projet de vie. La recherche d'emploi semble plus cohérente et plus respectueuse des autres sphères de l'existence. Elle gagne aussi en pertinence et en lucidité.

8 - Conclusion

L'analyse de la position des « déconnectés » pose d'abord la question du repli et de l'engagement par rapport au marché du travail. L'insertion dans le marché du travail est alors renvoyée à plus tard dans une forme d'autant plus idéalisée qui n'y a pas de confrontation avec les mondes professionnels. Il semble que le souvenir de l'échec scolaire chez ces jeunes alimente assez souvent ce repli, comme si le rapport à l'emploi ne pouvait être que le continuum de cet échec scolaire.

Plus ou moins inconsciemment, « ces déconnectés » redoutent aussi la dureté des activités du marché du travail vers lesquelles elles sont plus ou moins assignées.

D'une certaine manière, l'engagement exacerbé des « hyper volontaristes » ne semble pas cohérent non plus. Influencés par un certain discours d'une partie des intermédiaires pour l'emploi, la motivation et l'implication personnelle pourraient résoudre la faiblesse du marché du travail et leur absence de qualification. La recherche d'emploi équivaut à être le commercial de soi-même. La loyauté aux institutions dédiées à l'emploi et aux précaires contribue assez souvent à cette débauche d'énergie sur l'objectif de l'emploi. Conjointement, on constate un certain rétrécissement de l'horizon et un trop faible investissement par rapport aux autres dimensions de l'existence.

Ainsi, Jean-Jacques n'a aucune relation amicale. Il mène une existence routinière et minimaliste, sans autre loisir que la télévision.

Comme l'indique Sébastien Schehr, ce rétrécissement est d'autant plus dommageable que les contingences de l'accès et de l'intégration en emploi convoquent particulièrement les

ressources personnelles, relationnelles de la sphère privée.

La question de la bonne distance avec des intermédiaires pour l'emploi se pose alors, ainsi que la bonne articulation entre le projet professionnel et le projet de vie.

Les empêchés ont particulièrement intériorisé leur position défavorable. Objectivement, les jeunes femmes à bas niveau de qualification semblent particulièrement concernées par les formes de discrimination à l'emploi. A niveau de qualification égale, c'est sur ce segment des bas niveaux de qualification que l'écart hommes/femmes est le plus fort en matière de chômage. (Guionnet, Neveu, 2009⁷). Ainsi, quand l'insertion s'éternise, c'est sans doute pour elles qu'il y a le plus à redouter.

Les autonomes contredisent un des stéréotypes souvent véhiculés chez les intervenants sociaux qui s'occupent des chômeurs, des précaires. Le chômage et la précarité ne conduisent pas mécaniquement à l'affaiblissement des liens sociaux et à une perte du sens de l'existence. Les scénarios de vie sont des constructions bien plus complexes. La carrière professionnelle et les rapports au marché de l'emploi sont soumis aux interactions avec les autres espaces sociaux, en particulier avec la sphère familiale et la dynamique relationnelle qui traversent les rapports au travail et à l'emploi.

Ainsi, prenant appui sur une certaine dynamique relationnelle, les autonomes semblent mieux en mesure de résister aux pressions trop fortes et de trouver la bonne distance avec les institutions. Cette relative distance contribue sans doute aussi à la qualité des interactions et de la collaboration avec des intermédiaires pour l'emploi.

Ces autonomes semblent plus à même de mutualiser les expériences avec leurs proches. La dynamique relationnelle et certaines formes de débrouillardise leur permettent de se réapproprier leurs existences et peuvent être des atouts pour s'intégrer dans des activités et en entreprises.

Au-delà, cette dynamique relationnelle contribue à une certaine philosophie de la vie. Après des années dans la précarité, certains se sont particulièrement adaptés à une flexibilité qu'ils ont intégrée dans leur mode de vie : elle semble devenue quasiment une composante de leur identité.

Si ⁸ les travaux quantitatifs semblent avoir assez bien mis à jour la diversité des trajectoires des jeunes sortis de l'école sans qualification (avec en particulier les enquêtes génération du CEREQ), les approches qualitatives permettent de mieux comprendre comment se construit cette diversité et en particulier comment le rapport à l'emploi se construit en interaction avec les autres carrières : matrimonial, familiales, au sein de réseaux sociaux de proximité et des activités apparemment hors marché de l'emploi.

Il s'agit alors d'approfondir les interactions entre vie privée et rapports à l'emploi pour reconnaître, du côté des populations en bas de l'échelle sociale, un potentiel de ressources spécifiques.

Ce travail compréhensif des modes de vie permet de mieux comprendre en quoi la standardisation des activités d'intermédiation chez les acteurs de l'emploi peut être inadaptée. En replaçant la focale sur l'importance de la sphère privée dans le rapport à l'emploi, on perçoit aussi combien il est important de contenir la pression institutionnelle par rapport à des populations dominées et peu dotées de capitaux.

⁷ Guionnet, Neveu. 2009. *Féminins/Masculins sociologie du genre*, éditions Armand Colin, Paris.

⁸ En particulier à partir des enquêtes d'insertion génération du CEREQ.

Annexe : portraits succincts de ces 23 jeunes

Ces portraits succincts sont amenés pour faciliter l'appropriation de cette étude. Ils doivent permettre au lecteur de contextualiser les séquences de parcours décrites et interprétées en amont, avec des éléments objectifs sur l'origine et l'itinéraire de chacun de ces jeunes.

Amélie

Amélie est née en 1989, fille unique, elle n'a pas connu son père qui aurait été condamné pour des escroqueries.

De milieu populaire, sa mère travaille comme serveuse, puis dans le nettoyage. Amélie est scolarisée en IME à Carhaix en Bretagne, puis déménage sur Poitiers vers sa 16^{ème} année. Un an plus tard, elle quitte l'IME de l'agglomération de Poitiers en conflit avec cette institution. Elle reproche à cet établissement la froideur des relations (en comparaison avec Carhaix) et d'avoir été assignée au repassage.

Elle se marie à 20 ans avec un algérien, en situation irrégulière. Ils ont un enfant la même année et habitent en logement HLM. Elle reste à la maison et son mari travaille de temps à autre en intérim. Elle ne maîtrise pas l'écrit, mais utilise Internet, en particulier pour communiquer avec sa belle-famille en Algérie.

Amélie témoigne de l'attachement à sa grand-mère qui tenait un bar. À la fin de notre enquête, elle s'est convertie à la religion musulmane et porte le voile. Depuis sa sortie du système scolaire, elle reste à la maison et sa recherche d'emploi reste assez secondaire.

Anne

Anne est née en 1985, fille unique d'un père chauffeur routier et d'une mère employée en Deux-Sèvres. Suite à des problèmes de dyslexie en primaire, elle est placée vers sa 10^{ème} année dans un établissement pour handicapés, un ITEP. Elle sort à sa majorité sans qualification. Elle est ensuite hébergée en FJT, puis prise en charge par différentes institutions où elle est particulièrement appréciée, pour sa motivation et sa confiance dans les intervenants sociaux. Depuis sa sortie du système scolaire, elle est le plus souvent en emploi aidé avec des périodes de chômage et des stages d'insertion. Elle est affiliée à la catégorie de travailleur handicapé, mais a obtenu son permis de conduire.

Antoine

Antoine est né en 1988 d'un père boucher et d'une mère au chômage. Il est le deuxième d'une fratrie de trois enfants. Après le divorce de ses parents, il vit tantôt au domicile de sa mère, tantôt chez sa tante.

Après plusieurs redoublements au collège et au lycée, il termine sa carrière scolaire en terminale avec un échec au bac technique. Il quitte le domicile vers sa 20^{ème} année à cause de conflits récurrents avec son beau-père et connaît alors une période d'errance jusqu'à son hébergement en FJT, puis son accès au locatif privé.

Depuis sa sortie du système scolaire, il est le plus souvent en emploi aidé avec des périodes de chômage.

Armand

Armand est né en 1979 d'un père agent à l'université et d'une mère employée. Il est l'aîné d'une fratrie de deux garçons. Il rencontre des difficultés scolaires dès le primaire et il est scolarisé en maison familiale vers l'âge de 12 ans pour éviter le placement en SEGPA, au sein de l'éducation nationale. Il termine sa scolarité par un BAPA en travaux paysagers, dans un lycée professionnel.

À l'issue de plusieurs stages d'insertion, il est affilié à la catégorie de travailleur

handicapé. A 25 ans, il quitte le domicile familial pour un studio dans le parc social, mais reste très attaché à sa famille élargie (parents, grands-parents, oncles et tantes, cousins, etc.). Il a son permis de conduire et une voiture.

Depuis sa sortie du système scolaire, il est le plus souvent en emploi (aidé ou pas) avec des périodes de chômage et des stages d'insertion.

Charlène

Charlène est née en 1988. Elle est la cadette d'une fratrie de deux filles. Ses parents vivent en Martinique. Son père est cadre commercial et originaire de la métropole. Sa mère vendeuse est née en Martinique. Charlène réside depuis son enfance avec sa grand-mère paternelle dans le centre-ville de Poitiers et dans des conditions assez confortables. Elle fréquente des écoles privées et termine une scolarité difficile, en BEP secrétariat. A la fin de l'enquête, elle est bien intégrée dans son emploi de factrice à la Poste.

Christian

Christian est né en 1981 en Région parisienne et il est le cadet d'une fratrie de deux. Son père pâtissier, et sa mère secrétaire, divorcent alors qu'il a 5 ans. Après la séparation, Christian déménage avec sa mère dans le Lot-et-Garonne, puis cinq années plus tard sur le département de la Vienne, à proximité de sa grand-mère maternelle.

Il connaît une scolarité difficile. A cause d'une dyslexie, il redouble trois ans son CP et est orienté en SEGPA.

Après sa majorité, il alterne les emplois en intérim, les stages d'insertion et les périodes de chômage. Entre-temps, il travaille six ans comme manœuvre dans la même entreprise de transport, obtient son permis de conduire et fait l'acquisition d'une voiture. A la fin de l'enquête, il vient d'effectuer une formation qualifiante de soudeur, puis de conducteur poids-lourd.

À 29 ans, il vit toujours chez avec sa mère, en logement HLM.

Anaïs

Anaïs est née à Dunkerque, elle est la cadette d'une fratrie de quatre enfants. Son père est employé d'une société de dépannage et sa mère reste à la maison. Elle termine sa scolarité par un Bac professionnel de comptabilité auquel elle échoue à plusieurs reprises. Suite à des conflits successifs avec ses parents, elle quitte le domicile parental à 21 ans pour se réfugier en centre d'hébergement. Dans les années qui suivent, elle part chez sa tante en Région parisienne pour rechercher du travail. Suite à une agression dans le RER, elle rejoint ses parents dans la Vienne, puis obtient un hébergement gratuit en FJT pour préparer le DEAU à l'université.

Depuis sa sortie du système scolaire, elle alterne des périodes en emploi, des stages d'insertion et des séquences de chômage.

Florian

Florian est né en 1981 dans la Vienne. Il est le cadet d'une fratrie de deux frères. Son père est cadre dans une concession automobile, sa mère vendeuse en grande surface. Ses parents divorcent alors qu'il a quatre ans et il se retrouve sous la garde de sa mère. Cette dernière rencontre des problèmes financiers qui l'obligent à déménager dans une cité HLM.

La scolarité de Florian se dégrade et il consomme régulièrement du cannabis. Avec l'aide de son père, il entreprend un apprentissage de magasinier, mais échoue à l'examen du CAP. Dans les années qui suivent, il s'investit dans le trafic de stupéfiants tout en travaillant de temps en temps en intérim.

Nestor

Nestor est né en 1986, d'un père employé dans une société de transport et d'une mère à la maison. Il est le cadet d'une fratrie de trois, dont deux sœurs. Il rencontre des difficultés dans sa scolarité dès le primaire. Il est ensuite orienté au collège en SEGPA. A sa sortie de l'éducation nationale, il tente un apprentissage en peinture qu'il abandonne rapidement. Il est intégré ensuite dans une classe de préparation à l'apprentissage sans pouvoir trouver de contrat d'apprentissage. A la fin de notre enquête, il a 25 ans, réside toujours chez ses parents dans une cité HLM et alterne de longues périodes de chômage avec des emplois aidés.

Oscar

Oscar est né en 1978, il est le deuxième d'une fratrie de trois. Son père et sa mère sont fonctionnaires des impôts. Il connaît des difficultés dès le collège et ses parents l'orientent vers les maisons familiales. Il termine sa scolarité par un Bac professionnel en espaces verts, qu'il n'obtient pas.

Il s'installe en couple en Charente-Maritime et travaille quelques années dans le cadre d'un emploi aidé d'agent de service à l'entretien, pour un bailleur social. La perte de son emploi et le suicide de son frère provoquent son retour chez ses parents. Considéré comme handicapé par les institutions, il ne cherche plus d'emploi ces dernières années. A la fin de l'enquête, il vient d'intégrer un ESAT.

Emeline

Emeline est née en 1981 d'un père employé et d'une mère à la maison. Enfant unique du couple, elle a une demi-sœur du côté de sa mère.

Dès l'école primaire, elle rencontre des difficultés importantes et elle est placée en IME. À la majorité, elle connaît une période de tension avec sa mère et quitte le domicile parental pour vivre en FJT. Sa carrière professionnelle commence par un apprentissage de serveuse mais elle n'obtient pas le CAP. Elle alterne ensuite des périodes en emploi aidé avec d'autres au chômage. Au début de notre enquête, elle loue un appartement chaudement décoré dans une résidence privée et vient de rencontrer un grave problème de santé.

Emma

Emma est née en 1985. Dès son enfance, elle est placée en famille d'accueil, puis en ITEP jusqu'à sa majorité. On lui aurait dit ultérieurement que son placement en ITEP aurait été motivé par son comportement agité.

Malgré la pression des services sociaux, elle décide à 18 ans de travailler dans une activité non déclarée dans une boîte de nuit. En représailles, elle est contrainte de quitter le FJT et squatte pendant plus d'une année chez des connaissances.

Après une période en couple, elle devient maman d'un petit garçon. A nouveau sans logement et célibataire, elle se réfugie pendant sept mois avec son fils en centre d'hébergement. Elle quitte cette institution en assez mauvais termes à cause des règles et de l'ambiance trop stricte et se relogue dans un logement quasiment insalubre.

Après son activité non déclarée, elle alterne des périodes de chômage avec quelques emplois aidés. A la fin de notre enquête, elle attend un deuxième enfant.

Farah

Farah est née en 1987 en France. Elle est la septième d'une fratrie de huit enfants d'une famille d'origine maghrébine, son père ouvrier est décédé en 2007, sa mère est « femme au foyer ».

Farah connaît une scolarité agitée à cause de son comportement rebelle. Elle quitte le lycée professionnel à 17 ans, à l'issue d'une formation dans le domaine de la vente. Dans les années qui suivent, elle alterne le chômage et les petits boulots en restauration, le plus souvent dans la vente et le nettoyage. Quand nous la rencontrons la première fois, elle est locataire

d'un studio dans un immeuble insalubre. Quelques mois plus tard, elle retourne au domicile familial pour des raisons financières.

Jean-Jacques

Jean-Jacques est né en 1978 dans une commune rurale et il est le cadet d'une fratrie de quatre enfants. Il fait allusion à des demi-frères et demi-sœurs qu'il connaît à peine.

Dès son enfance, ses parents se séparent. Jean-Jacques se retrouve au domicile de sa mère et de son beau-père qu'il décrit comme violent. A son entrée au collège, il est orienté en SEGPA puis est l'objet d'un placement en institution au titre de la protection de l'enfance.

À sa majorité, il entreprend un apprentissage en restauration, mais échoue deux fois au CAP.

Durant les 10 années qui suivent, il est locataire d'un logement HLM. Il travaille le plus souvent en emploi aidé, dans des SIAE, entre des périodes de chômage. Il connaît des échecs successifs en restauration rapide.

A la fin de notre enquête, il est en conflit avec ses voisins.

Juliana

Juliana est née en 1982 à l'île Maurice d'un père gardien de parking et d'une mère à la maison. Elle est la troisième d'une fratrie de quatre enfants.

Elle quitte le système scolaire à 14 ans pour travailler en usine et à 16 ans, elle monte une petite épicerie.

Elle quitte l'île Maurice à 20 ans pour s'installer en France avec son mari qui est comptable et a 15 ans de plus qu'elle. Ils se sont connus via un site de rencontres sur Internet.

Après un stage d'insertion, une période en emploi aidé dans le nettoyage, elle donne naissance à un petit garçon et reste à la maison. Conjointement, elle est devenue aide maternelle et garde un enfant.

Magda

Magda est née en 1979 d'un père agent de service dans un lycée et d'une mère aide-soignante. Elle est l'aînée d'une fratrie de cinq enfants. À la fin de l'école primaire, elle est orientée vers un établissement pour élèves en difficulté (EREA). À 16 ans, elle est placée dans un foyer au titre de la protection de l'enfance. Elle témoigne avoir été l'objet de mauvais traitements de la part de sa mère. À la sortie du collège, elle effectue un apprentissage de serveuse dans un restaurant d'entreprise à la DDE. Elle n'obtient pas le CAP.

A 18 ans, elle se met en couple et donne naissance à deux enfants. Après avoir connu une période en CHRS, elle réside en logement HLM, à la périphérie de l'agglomération.

A la fin de notre enquête, elle est en séparation de couple.

Depuis une dizaine d'années, elle alterne les périodes au chômage avec quelques emplois en maison de retraite, en école, dans la grande distribution. Elle n'a pas pu obtenir son permis de conduire.

Maud

Maud est née en 1986, d'un père maçon au chômage et d'une mère « femme au foyer ». Elle est l'aînée d'une fratrie de deux filles. Durant sa petite enfance, sa mère quitte le domicile familial.

Maud termine sa scolarité à 18 ans par un BEP peinture en lycée professionnel. Elle enchaîne ensuite des périodes de chômage avec quelques stages d'insertion, puis s'oriente vers l'animation suite à des pratiques d'entraide, pour garder les enfants de ses voisines.

A 24 ans, Elle a obtenu le BAFA, mais n'a toujours pas de logement personnel. Elle réside à certaines périodes chez son père qui est au chômage depuis 20 ans. Elle trouve aussi des dépannages chez des connaissances.

Moussa

Moussa est né en 1980 aux Comores d'une mère cultivatrice et d'un père chauffeur de bus décédé en 1981. Il est le troisième d'une fratrie de quatre enfants, avec trois sœurs. Il est élevé par son beau-père qui est maçon.

Moussa termine sa scolarité à Mayotte. Après deux échecs au CAP en électricité et en maçonnerie, il travaille trois années comme manœuvre et dans la maintenance. A 21 ans, il part vivre en métropole où il a de la famille. Il travaille comme maçon pendant deux années en région parisienne puis déménage sur Poitiers pour rejoindre son frère et sa sœur. Durant un stage d'insertion, il se fait embaucher dans une petite entreprise de maçonnerie, où il travaille toujours sept ans plus tard. A la fin de l'enquête, il est papa d'une petite fille et il vient de se séparer de la maman.

Sylvain

Sylvain est né en 1978 à Toulouse. Il est le troisième d'une fratrie de huit enfants. Ses parents se séparent quelques années après sa naissance. Son père est ingénieur, sa mère effectue des remplacements d'intendante avant de glisser vers le chômage de longue durée. Sylvain effectue une scolarité chaotique qu'il termine par un BEP secrétariat dans un établissement privé, sans obtention du diplôme.

Durant les deux années qui suivent, il alterne les stages d'insertion avec le chômage, puis part en région parisienne où il a de la famille. Il occupe un emploi jeune dans l'animation pendant trois ans qu'il abandonne pour des problèmes d'hébergement. Il revient sur Poitiers et doit recourir à l'hébergement social avant d'obtenir un logement HLM, dans lequel il vit toujours.

Depuis son retour sur Poitiers, il y a quatre ans, il alterne les périodes prolongées au chômage avec des séquences en formation pour préparer le DAEU, qu'il n'obtient pas. Il fait de brèves tentatives dans la restauration rapide et n'a comme ressource que le RSA.

Vanina

Vanina est née en 1984 au Cameroun. Elle est la fille unique d'un père décédé précocement et d'une mère employée des douanes. Cette dernière se remarie dans les années 1990 avec un français et ils s'installent en France. Vanina demeure au Cameroun sous la responsabilité de son oncle. Elle quitte le système scolaire au lycée, en première scientifique.

A 23 ans, elle rejoint sa mère et son beau-père sur une commune rurale du département de la Vienne. A 25 ans, elle déménage en FJT sur l'agglomération pour trouver plus facilement du travail. Pour autant, elle reste en lien avec ses parents.

Elle alterne des emplois précaires en maison de retraite, dans le nettoyage, en cuisine et des périodes de chômage. Elle projette de faire une formation d'aide-soignante ou d'auxiliaire en puériculture.

Momo

Momo est né en 1988 à Mayotte. Son père décède durant les premières années de sa vie. Il est le cadet d'une fratrie de huit.

A l'âge de 13 ans, il part à la Réunion rejoindre sa sœur aînée. Il quitte l'école en troisième. A 18 ans, il part en métropole sous la responsabilité de ses frères aînés, dont l'un est dans la police. Il effectue plusieurs stages d'insertion.

À 19 ans, il s'engage dans l'armée mais est renvoyé à cause d'une incapacité physique liée aux séquelles d'une bagarre.

L'année suivante, il effectue une formation dans la sécurité, mais la préfecture lui interdit de se présenter aux examens à cause de son casier judiciaire. Après une nouvelle période de chômage, il trouve un emploi en restauration rapide.

Il s'installe en couple avec une jeune fille originaire du département de la Vienne.

Roger

Roger est né en 1986 à Mayotte, mais il a passé son enfance à la Réunion. Il est le deuxième d'une fratrie de neuf enfants. Il n'a pas connu son père.

Il témoigne d'une scolarité difficile, en particulier à cause de l'obligation de rester assis. Vers ses 15 ans, il est envoyé en métropole sous le contrôle de la famille élargie. Il s'intègre dans la cité en Région parisienne et dérive vers de petits trafics. Deux ans plus tard, sa famille l'oblige à rejoindre sa mère sur le département de la Vienne, à cause de ses mauvaises fréquentations.

Roger effectue d'abord une année en CFA, sans réussir à trouver un employeur en peinture.

Entre des périodes de chômage, il effectue plusieurs stages d'insertion, une formation de façadier, puis de coffreur-bancheur. Il développe une certaine réticence avec les activités du bâtiment à cause de la pénibilité du travail et de la dureté des relations.

A la fin de l'enquête, il s'est installé avec son amie dans le locatif privé, il n'a toujours pas trouvé d'emploi et continue un trafic de cannabis.

Samia

Samia est née en 1982 aux Comores et a vécu son enfance à Mayotte. Elle est l'aînée d'une fratrie de dix enfants. Son père est entrepreneur du bâtiment et sa mère au foyer. Ses parents sont séparés et elle n'a plus de contact avec son père. À 19 ans Samia quitte le système scolaire en première, à Mayotte.

Sa mère l'envoie ensuite en métropole pour poursuivre ses études et la remotiver. Elle réside d'abord chez un oncle qui l'enferme régulièrement. Elle se plaint de mauvais traitements et est recueillie en foyer, puis en FJT.

Sa carrière professionnelle commence par des emplois aidés d'agent de service à l'hôpital et en maison de retraite. Elle a réussi à faire progresser son intégration dans les services aux personnes. Deux ans plus tard, elle entre en formation et obtient le BEP sanitaire et social. Par la suite, elle effectue des remplacements réguliers à l'hôpital, en tant qu'aide-soignante auprès des personnes âgées. Depuis 2009, elle est maman d'un petit garçon et habite en logement social. A la fin de l'enquête, son projet est d'accéder à la formation d'aide-soignante.

BIOGRAPHIE

- Aeberhardt Crusson Pommier. INSEE. Dossier. *Les politiques d'accès à l'emploi en faveur des jeunes : qualifier et accompagner.*
- Beaud S, 1996, *Stages ou formations ? Les enjeux d'un malentendu. Notes ethnographiques sur une mission locale de l'emploi*, in Revue Travail et Emploi n° 67, pp 67-89.
- Becker G.S.1964. *Human Capital. Theoretical and Empirical Analysis, with Special Reference to Education*, NBER-Columbia University Press.
- Bregeon P, 2007, *A quoi servent les professionnels de l'insertion ?* Les éditions L'Harmattan, Paris.
- Castra D, 2003, *L'insertion professionnelle des publics précaires*, Edition PUF, Paris.
- CEREQ, 2010, *L'orientation scolaire et professionnelle dans un monde incertain*, numéro 109, édition la documentation française, Paris.
- CEREQ, 2009, *Les cheminements longs : données, méthodes et apports pour les analyses du marché du travail*, 16^{ème} journées d'étude sur les données longitudinales dans l'analyse du marché du travail, relief 29.
- Elias N, 1991, *La société des individus* », éditions Fayart, Paris.
- Erhel, Guergoat-Lariviere, 2008, *Evaluer la qualité de l'emploi*, in, Revue internationale du travail, pp 179-217.
- Gasquet et Roux. 2006. Les sept premières années de vie active des jeunes non diplômés : la place des mesures publiques pour l'emploi, revue économie et statistique n° 400.
- Guionnet, Neveu. 2009. *Féminins/Masculins sociologie du genre*, éditions Armand Colin, Paris.
- Goffman E. 1974. *Les rites d'interaction*. Les éditions de minuits.
- Hoggart R, 1957, *La culture du pauvre*, Les éditions de Minuit, Paris.
- INSEE. Février 2010. N°1284. Femmes et hommes en début de carrière.
- Lapeyronnie D, 2008, *Ghetto urbain, ségrégation, violence, pauvreté en France aujourd'hui*, les éditions Robert Laffon, Paris.
- Messu M, 1991, *Les assistés sociaux. Analyse identitaire d'un groupe social*, les éditions Privât, Toulouse.
- Masclat O. 2002. *Passer le permis de conduire. La fin de l'adolescence*. N°28 Agora. Débats/Jeunesse
- Sainsaulieu Francfort, Osty, Uhalde. 1995. *Les Mondes sociaux de l'entreprise*. Editions Desclée de Brouwer, Paris.
- Schwartz O, 1990, *Le monde privé des ouvriers*, les éditions PUF, Paris.
- Schehr S.1999. *La vie quotidienne des jeunes chômeurs*. Les éditions PUF. Paris
- Thin D, 1998, *Quartiers populaires, l'école et les familles*, les éditions presses universitaires de Lyon, Lyon.
- Zafran J, 2010, in *L'orientation scolaire et professionnelle dans un monde incertain*, numéro 109, pp 85-97, les éditions de la documentation française, Paris.